

PAUL-LOUIS COUCHOUD

# LE DIEU JÉSUS

*essai*

*nrf*

GALLIMARD







*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.  
Copyright by Librairie Gallimard, 1951.*

A LA MÉMOIRE DES VIEUX DIEUX DU SALUT  
QUI ONT BERCÉ L'INQUIÉTUDE DES HOMMES  
AVANT QU'APPARAISSE DANS LA GLOIRE CÉLESTE  
LE DIEU MOURANT ET VIVANT.



PREMIÈRE PARTIE

**JÉSUS L'HOMME-DIEU**



L'AUTEUR : Voici, je veux écrire de Jésus.

LA FOI : Prends garde. Tu blesseras beaucoup de gens, tu en instruiras peu.

LA RAISON : Courage! il faut dire ce qu'on sait, comme on le sait.

LA FOI : Je précède, moi, le savoir. La croyance est bonne, le savoir est incertain.

LA RAISON : Non! il est facile de croire, difficile de savoir.

LA FOI : Il est difficile de croire. Croire est l'unique nécessaire. Croire est ce qui fait l'homme.

L'AUTEUR : Je veux montrer la recherche d'un incroyant respectueux.

LA FOI : Rien de plus?

L'AUTEUR : Rien de plus.

Ces cahiers de réflexions et de souvenirs s'adressent à peu de personnes.

Qui de nous peut dire qu'il aborde le débat de Jésus sans avoir un parti? Le croyant le prend dans sa foi. Le rationaliste imagine le prendre dans le sens commun. Si nous avons la force de suspendre notre opinion et de suivre une enquête patiente, nous pouvons partir ensemble.

Jésus est un thème redoutable. En tant

qu'homme historique (si Jésus est un homme historique), il n'est saisissable que dans des textes religieux qui déconcertent l'historien. En tant que Dieu (si Jésus est la seconde Personne du Dieu unique), il n'est pas, tel qu'Adonis, ou Mithra, ou ce Dionysos qui a marqué de son souffle tant d'objets de nos musées, un dieu aboli qu'on puisse fixer et disséquer en son linceul de pourpre. Il règne, il agit, aujourd'hui et depuis des siècles, sur la partie la plus civilisée du globe. Il est le Dieu vivant des chrétiens, aussi vivant de nos jours qu'il le fut aux origines. S'il a paru subir des éclipses il a bientôt repris un nouvel éclat. Dans l'ordre spirituel, il est en Occident sans rival divin. Dans l'ordre temporel il est, en importance, en biens, le plus grand Habitant de la terre. Il a des temples, antiques ou neufs, basiliques ou chapelles dans tous les quartiers des villes, dans tous les villages, des monastères, des palais, des bureaux, des écoles. Le patrimoine du Crucifié est plus grand que celui d'aucun Etat. Sa croix, dressée partout, témoigne partout de sa présence. Au-dessus des morts, petits tas de phosphates, elle atteste leur éternelle vie. Elle rappelle que l'humanité disparue a reçu de lui la promesse de la résurrection et qu'elle attend la trompette de son Jugement. Trois fois par jour l'Angelus annonce qu'il s'est fait homme et qu'il a habité parmi nous.

Jésus n'est certes pas un bon sujet littéraire. Les gens avisés, les gens de goût se taisent avec décence quand le nom de Jésus est prononcé. Traiter de Jésus, c'est prendre un brevet de huron. Les académies qui accueillent avec faveur la description d'un dieu de la Phénicie ou des anciens Germains repousseraient toute étude

directe de la divinité ou de l'historicité de Jésus. « Les sàvants qui commentent sans se lasser les cérémonies religieuses des Canaques ou des Aztèques, négligent unanimement de s'occuper de la messe. » (*Roger Caillois.*) Pas plus que le soleil et la mort, Jésus ne se regarde fixement.

Tout cela dit, je crois possible d'évoquer en esprit un cénacle de gens instruits, de chrétiens libres, d'hommes droits, réunis à l'écart de la masse pieuse, à l'écart aussi de la masse antireligieuse, comme en quelque prieuré désaffecté. Avec eux je débattrai le problème central de Jésus, j'entends le problème conjoint de son historicité et de sa divinité. Que chacun de nous dépose pour quelques heures le parti qu'il a pris sur le sujet, l'intérêt personnel qu'il y porte à bon droit, les passions, l'émotion même dont il l'échauffe. Renonçons à l'ardeur contentieuse : « Toutes les fois que nous accusons, jugeons, tranchons, le fond n'est pas atteint. » (*Valéry.*) Abordons de sang-froid ces maudites questions éternelles, comme dit Dostoïevski. A ce prix, nous pouvons espérer dissiper quelques brumes opaques et avancer vers la clarté.

Le premier point où porter le pinceau lumineux, le voici. Jésus, homme et Dieu, se présente comme un Etre mystérieux, sans pareil, sans analogue. Unique aux deux sens du mot. Il est Dieu et homme en une seule personne. Il est unique aussi en son espèce, dans tout l'univers réel ou conçu. Il n'est aucunement un demi-dieu, tels que ceux à qui les Grecs rendaient un culte et qui étaient intermédiaires entre les hommes et les dieux. Il a la plénitude de la Divinité, au point qu'étant Dieu dans la religion

du monothéisme, le monothéisme est sauvegardé. Et la plénitude de l'Humanité au point que saint Thomas ose écrire : « Si Jésus cessait de posséder la nature humaine, la nature humaine disparaîtrait, ne pouvant se soutenir dans l'être. » Il est tellement homme qu'il a souffert un supplice d'esclave, c'est-à-dire l'extrême de l'humiliation. Avant de pénétrer dans la broussaille des commentaires et des chicanes, contemplons l'Etre attirant que les Evangiles proposent à la foi. Il possède en totalité les deux conditions, la divine et l'humaine, qui lui sont nécessaires pour sauver l'humanité.

Par rapport à Dieu il est Dieu le Fils, par rapport à nous Dieu le Frère. Rien de plus grand, de plus efficace, de plus bouleversant n'a jamais été présenté aux hommes. On n'a pas le droit de penser petitement de Jésus. Nul ne devrait traiter de Jésus, s'il n'a pas mesuré d'abord son envergure infinie.

Croire qu'un tel Etre puisse exister, qu'il existe, voilà le postulat éblouissant de la foi chrétienne. Tout le reste en découle : grâce, culte, sacrements, Eglise, théologie, avec surabondance. Que Jésus soit, et la terre se couvre de cathédrales. Une foi si hardie, une foi si énorme répond, à coup sûr, à un puissant appel des cœurs. Elle correspond à quelque infini mystérieux de la nature humaine, puisqu'elle a gagné tant d'hommes et traversé tant de siècles.

Dès que vous avez accepté, par un acte de foi prononcé au fond des entrailles, l'existence de l'Etre singulier qui est tout l'homme et tout Dieu, vous êtes en communion spirituelle avec des milliards de morts et des millions de vivants, portion notable de la masse totale de l'humanité. Du même coup vous avez la clef de l'im-

mense littérature chrétienne. Pour commencer, vous avez accès de plain-pied aux écrits sacrés, témoins primitifs de la foi, saint Paul, l'Apocalypse, les Evangiles.

Rien dans le grand prophète Paul, rien dans la sublime Apocalypse, rien dans les beaux Evangiles pétris de miracles, rien de ce qui suscite aux incroyants difficultés sur difficultés ne peut arrêter le croyant. S'étonnera-t-il que Paul et Jean, les premiers descripteurs du Christ Jésus, parlent de lui en mystiques et en visionnaires? Est-il donc possible d'appréhender la réalité divine autrement que par la voie mystique de la révélation? Sera-t-il scandalisé de voir le récit évangélique s'écarter des vraisemblances humaines? Jésus qui est tout l'homme, sauf le péché, n'est pas tout entier homme. Il serait inconcevable et vain qu'un Dieu-homme eût passé sur la terre sans que rien n'eût jamais manifesté le Dieu.

Le chrétien, le catholique surtout, lit plus volontiers les Evangiles que saint Paul et que l'Apocalypse. Il se figure moins Jésus dans sa gloire céleste ou parmi les trompettes de son Avènement que dans l'humble et tragique détail de sa carrière d'homme. Il voit « un nouveau-né vagissant, une main qui enseigne et qui guérit, une face couverte de sang et de crachats » (*Mauriac*). A aucun moment il n'oublie ni ne peut oublier qu'il s'agit de Dieu. De là vient le pathétique intense. Otez Dieu : il reste une histoire parmi d'autres, non peut-être la plus émouvante. D'autres martyrs ont souffert autant.

Ce chrétien, mettra-t-il en soupçon la naissance virginale? Et pourquoi? La venue de Dieu au monde peut-elle s'opérer mieux qu'à travers le sein d'une vierge pure? Doutera-t-il de la

résurrection de Lazare? Certes non! Jésus ne fait-il pas *renaître* le chrétien qui participe dès maintenant à la vie éternelle? Le miracle de Lazare est-il plus grand que ce miracle-là? N'en est-il pas le signe? Et la résurrection de Jésus, qui en douterait sans être insensé? Un Etre divin, peut-on concevoir qu'il meure sans ressusciter? En l'Homme-Dieu, le Dieu n'est pas plus difficile à croire que l'homme. Si l'on préfère, l'homme n'est pas plus facile à croire que le Dieu. La difficulté est indivisible.

Les premiers livres chrétiens, dépôts de la foi première, restent à l'heure présente, après bientôt deux millénaires, intelligibles et clairs aux chrétiens. Ils expriment, en sa substance, la foi qui vibre et fleurit encore. Ils n'ont pas cessé d'être actifs et d'être actuels. D'aucun livre antique on ne peut dire autant.

De la sorte, quand, au milieu du siècle vingtième de la foi chrétienne, nous posons la question formidable : *Qui est Jésus?* nous recevons, en premier, la réponse de la tradition chrétienne : Jésus est l'Homme-Dieu. Réponse imposante qui, commande le respect. Elle est celle des plus anciens documents que nous lisons sur Jésus. Maintenu, enflée de siècle en siècle, elle est la clameur de l'immense peuple chrétien, celui qui dort dans les tombeaux, celui qui chante debout le *Credo* dans les églises, l'aveu de tous les morts dont je suis né. Elle est aujourd'hui la réponse des enfants des catéchismes et celle des savants chrétiens : des solides exégètes catholiques comme des libres critiques protestants.

Je l'ai recueillie, par exemple, dans le beau livre didactique du Père Léonce de Grandmai-

son sur *Jésus-Christ*<sup>1</sup>. J'ai vu l'auteur, en 1924, chez un amateur et médiateur de rencontres spirituelles, le comte de Saussine. Le Père était grand, droit, un peu raide, comme un croisé. Ses yeux nets et sa voix mâle exprimaient une foi bien armée, sûre d'elle. Il faisait un signe de croix avant de prendre sa tasse de thé. Il avait, toutes prêtes, sur l'Homme et le Dieu, sur l'histoire et le mystère, des réponses limpides et sobres. Comme je lui manifestais l'impossibilité où j'étais d'assembler en un Etre unique l'absolu de Dieu et les contingences d'un homme réel, il fut un peu agacé de l'objection. Il concéda poliment : « C'est une option philosophique. » Il ne pensait pas qu'on pût, pour si peu, délaïsser une croyance que soutient un si large soubassement.

J'ai rencontré l'année suivante, à Jérusalem, le prince des exégètes catholiques, le Père Lagrange. Admirable sémitisant, helléniste comme Wilamowitz, bibliste complet, il avait la plus fine culture antique sous le lourd fournement de l'érudition moderne. Je regrettais un peu que sa science copieuse fût servie quelquefois comme un pilaf sans apprêt. Des yeux profonds, un nez fort, une barbiche grise annonçaient la bonté. Sous ses paroles affleuraient une nature noble et fraternelle. Vous auriez dit un savant infatigable en qui subsistait un adolescent aussi confiant et pur qu'au jour de sa première communion. Près de lui son prier, travailleur exemplaire aussi, robuste laboureur sur les champs d'Assyrie, avait-il gardé ce joyau d'enfance? Il devait quitter bientôt la bure pour entrer dans la vie laïque et à l'Institut.

1. Paris, Beauchesne, 1920, 2 volumes.

Le Père Lagrange était l'urbanité même. Avec grâce il me fit les honneurs du couvent de Saint-Etienne et de sa bibliothèque bien ordonnée, asile de science dans la ville triplement sainte. Il souleva de sa main les planches qui couvraient quelques vestiges archéologiques. Il me loua d'avoir rapproché un vers d'Homère du verset évangélique où Jésus dort *sur un coussin, à la proue* de la nef. Je venais de publier un essai sur le *Mystère de Jésus*. Je lui dis combien je m'éloignais du système de Renan et de Loisy qui considèrent Jésus comme un juif obscur qu'on aurait déifié. En Jésus le Dieu me semblait beaucoup plus prouvé que l'homme. Je vis que mes paroles ne le blessaient pas. Après un silence, il me dit en souriant : « Renan ne voit que l'homme en Jésus, vous n'y voyez que le Dieu. Renan et vous, Monsieur, à vous deux, vous faites un assez bon catholique. »

Je ne sais pourquoi j'ai retenu de notre entretien un détail signifiant. Le Père mettait la dernière main à son commentaire de l'Évangile selon saint Jean. J'étais curieux de connaître sa conclusion sur l'auteur du chef-d'œuvre évangélique. « Le livre, me dit-il, montre une connaissance de Jérusalem que n'ont pas, loin de là, les trois autres Évangiles. Il nous apprend aussi que Jésus fit des disciples à Jérusalem, pendant ses divers séjours. J'incline à penser que l'auteur est l'un de ces disciples innommés. Celui dans la maison de qui Jésus a mangé le jour de la Cène, celui qui était une relation du grand-prêtre... » L'indication avait de l'intérêt. A Paris, dès que le livre parut <sup>1</sup>, je l'ouvris avidement. Hélas ! j'appris à la première page que l'Évangile a pour

1. *Évangile selon saint Jean*, Paris, Gabalda, 1925.

auteur Jean, fils de Zébédée, c'est-à-dire un disciple galiléen. « Ce point est fixé par la tradition ecclésiastique ». La Commission Biblique, gardienne raide et formelle de traditions d'inégale valeur, tient à ses savants la bride bien courte. L'exégète catholique, je le sais, défend la discipline chrétienne, et le protestant la liberté chrétienne. Mais j'ai vu de beaux savants catholiques piaffer sous un harnais vieilli. Le doux abbé Lelong, *scholar* exact et fin, prit les pseudonymes de V. Normand et de Siouville pour écrire à l'aise sur les anciens textes chrétiens. Le Socrate lazariste, M. Pouget n'a pratiquement rien écrit. Il a trouvé par bonheur en Jean Guiton son Xénophon, même son Platon <sup>1</sup>.

Depuis les bouleversements de la guerre, les centres catholiques de recherches, Rome, Paris, Louvain, Le Saulchoir, Fourvière, le Carmel brillent d'un nouvel éclat. Le Père A.-J. Festugière, fin cristal qui résonne à tous les frémissements antiques, explore les courants religieux de la pensée grecque. Il illumine tout ce dont il parle. Le chanoine Cerfaux et le Père Bonsirven sont de bons introducteurs à saint Paul, le Père de Lubac et le Père Daniélou à Origène. Vétéran de l'histoire des dogmes, le Père Lebreton a tracé d'excellents chapitres de l'histoire de l'Eglise. Ils n'ont pas l'occasion ni la tâche d'aborder de front le problème historique de Jésus. Pensent-ils peut-être qu'il ne se pose plus? Ou qu'il convient de ne pas le remuer, quand il repose?

J'ai vu récemment mon ancien et cher adversaire, le vieil abbé Lepin. Nous avons un peu ferrailé quand il était professeur d'apologé-

1. *Portrait de M. Pouget*, Paris, Gallimard, 1941.

tique au grand séminaire de Lyon. Sa polémique a toujours eu le frais parfum de la bonne foi. La charité de celui que Loisy appelait « le candide sulpicien » ne s'épuise pas à la mort. Entre les pages de son bréviaire, il garde une photographie de Loisy. En murmurant sa prière, il demande à Dieu le salut éternel du prêtre excommunié. Frêle octogénaire, huile pure qui s'éteint, il vit sur la haute colline de Fourvière, en un vieux parc, au milieu de saintes filles. Des balcons de la mort, il regarde le soir du monde avec sérénité. Il est sur le lieu même où saint Irénée, vers l'an 185, a écrit sa *Réfutation de la fausse science* et sa *Démonstration de la prédication apostolique*. Depuis Irénée jusqu'à M. Lepin la démonstration est restée fondamentalement la même. Le doux vieillard qui m'accueille s'efface par instant. Je crois entrevoir l'évêque de la Gaule, « zélé pour la cause du Christ », Grec de naissance, barbare de cœur, homme simple et franc qui sentait si vivement l'Esprit Saint dans l'Eglise et qui touchait, par Polycarpe, au sublime groupe des chrétiens d'Ephèse de qui nous est venu l'Évangile de saint Jean.

A mon cher adversaire, j'ai avoué que je faisais une distinction entre Jésus *homme* et Jésus *homme historique*. Dans Paul, dans l'Apocalypse, Jésus est homme sans doute, homme en forme céleste. Un homme historique, il ne l'est que dans les Évangiles, particulièrement dans Luc. Des premiers écrits aux seconds le *corps* de Jésus s'est précisé dans le sens de *chair*, en même temps qu'était fortement affirmée par l'Eglise la résurrection de la chair. Le successeur d'Irénée m'a écouté sans impatience. Il m'a dissuadé de suivre le sentiment d'un « Hol-

landais hurluberlu » (Eysinga, je suppose) et d'imaginer que le Jésus historique ait été créé par la foi. Comme je m'obstinais un peu, il m'a touché le bras et m'a dit d'une voix persuasive : « Ne sentez-vous donc pas l'énorme élan d'amour qui a emporté Dieu vers les hommes? Il n'a pu s'accomplir jusqu'au bout que dans une incarnation *totale*. » Son visage, diaphane comme une hostie, s'embrasait par l'amour. Je n'ai pas élevé les objections que j'avais préparées.

Je connais surtout par leurs livres les critiques protestants. J'ai reçu de Harnack un ou deux billets marqués de la brièveté impériale du Napoléon de la théologie. Au fil de la vie j'ai rencontré le bon Klostermann, dont l'art était de comprimer le plus copieux commentaire d'un Evangile jusqu'à la densité maxima, Carl Clemen, sage et modéré, qui n'était dépaycé dans aucun des secteurs de l'histoire des religions, le perspicace Martin Dibelius qui essayait de retrouver, dans les structures littéraires des récits évangéliques, ce que fut le choc chrétien, Lohmayer, solide paysan du Danube, sensible aux rythmes, qui foulait avec entrain toutes les plates-bandes du Nouveau Testament. J'aurais aimé connaître l'exquis Albert Schweitzer qui, après avoir mis sa marque sur la recherche de Jésus et de Paul, est parti en mission médicale et spirituelle au cœur de l'Afrique, pour marcher comme Paul en nouveauté de vie.

Par goût j'ai préféré, en matière d'exégèse, les Anglais et les Américains aux Allemands. Il y a une façon de savoir le grec que l'on n'a qu'à Oxford et une vision fraîche des textes qui semble particulière aux Américains. J'ai fait



PAUL-LOUIS COUCHOUD

## LE DIEU JÉSUS

La double nature de Jésus - Jésus pleinement homme et pleinement Dieu - ne peut être admise que par un acte de foi.

L'école rationaliste qui soutient que Jésus est un homme comme un autre ne résoud pas le problème. Que Jésus soit conçu à la façon de Renan comme un personnage romantique, ou à la façon de Loisy et de Guignebert comme un *nabi* de village et un agitateur malheureux, les historiciens ne sont pas arrivés à expliquer de façon plausible sa déification.

Il reste donc à considérer Jésus comme proprement et uniquement Dieu. La conception d'un Sauveur qui ne fait qu'un avec Dieu ressort fortement des plus anciens textes chrétiens, c'est-à-dire des Épîtres de saint Paul et de l'Apocalypse.

Les dieux sauveurs antérieurs à Jésus : Dyonisos, Coré, Osiris, Attis, Mithra, ont été des ébauches. Imparfaits et grossiers, ils ont préparé les âmes qu'angoissait le mystère de la mort à faire appel à un Dieu sauveur mourant et ressuscitant.

Dans les évangiles le Dieu Jésus est pourvu d'une légende humaine. C'est dans le culte et pour les besoins de la foi que cette légende s'est lentement élaborée.

Paul-Louis Couchoud, philosophe et historien, conclut par ce volume trente ans de recherches sur le problème de Jésus. Il joint l'enthousiasme à l'esprit critique. Il mêle à ses réflexions des souvenirs et des portraits, ce qui donne à son livre la valeur de Mémoires.